

LARS MYTTING

L'Étoffe du temps

roman traduit du norvégien
par Françoise Heide

ACTES SUD

*Tout ce qui est couvert d'un voile sera dévoilé,
Tout ce qui est caché sera connu.
Aussi tout ce que vous aurez dit dans les ténèbres
sera entendu en pleine lumière.*

Évangile selon saint Luc

*Ton visage à toi aussi est quelque part sur le tapis
de Hekne.*

ASTRID HEKNE

UNE HISTOIRE OUBLIÉE

1611-1613

LA LAME FORGÉE PAR LES NAINS

La Laugen était gelée sur toute sa longueur et la piste facile. Partis de Butangen, Eirik et ses filles ne mirent que trois jours pour rejoindre le massif du Dovre. En cette année 1611, il n'existait dans la vallée que de cahoteuses voies charretières, mais avec la glace, on voyageait sans peine, et souvent dans la joie. Les gens qu'ils rencontraient à travers les nuées blanches pensaient que les deux sœurs assises si serrées l'une contre l'autre sous leur peau de renne voulaient se tenir chaud. Pourtant, elles ne descendaient jamais pendant les haltes, et quand on leur demandait leur âge, elles répondaient qu'elles étaient nées en 1595, Halfrid en été, Gunhild vers la Noël. Le traîneau repartait aussitôt, laissant les curieux ébahis, et le père et les filles riaient en chœur, une fois parvenus assez loin pour qu'on ne les entendît pas. C'était un rire qui sonnait double, des éclats d'insouciance et un noyau de renoncement, un rire bicéphale, comme tout le reste dans la vie de ces jeunes filles, mais qui faisait moins mal que de pouffer ensemble quand l'une avait envie de quelque chose et que l'autre lui disait d'aller le chercher elle-même.

Ils menèrent ensuite leurs chevaux en direction du nord et, le soir venu, s'arrêtèrent près de Sol, chez des fermiers de leur connaissance. Les filles, en quelques contorsions, purent enfin s'extraire du traîneau. Quatre pieds touchèrent la terre au même moment. La première chose qu'elles firent fut de rajuster leur tablier, en le laissant assez lâche pour qu'il leur prît la taille à toutes deux, avant d'entrer clopin-clopant dans la maison de rondins où les attendait un lit assez large pour elles.

Le lendemain, ils se levèrent en même temps que le soleil, lequel disparut à l'arrivée dans le défilé de Rosten, entièrement plongé dans l'ombre, entre des parois si laides qu'on les eût dites taillées d'un geste de rage par un troll malheureux en amour. Les rayons solaires, ici, n'atteignaient jamais le fond du gouffre. On racontait que l'été à Rosten n'était guère plus chaud que le plus froid des mois d'octobre, et que seules pouvaient y vivre des créatures qui n'avaient pas besoin de la lumière, ou qui ne la supportaient pas. Tout autour, la montagne se précipitait dans des gorges bouillonnantes où cette eau qui ne gelait pas se résumait à de l'écume. Eirik dut pousser les chevaux qui s'enfonçaient dans la neige fraîche d'un raidillon jalonné de blocs éboulés. Le père, ses chevaux, ses filles et son traîneau, éclaboussés et bientôt blancs de givre, traversèrent la nébuleuse dans un vacarme assourdissant, mais où il n'eût servi à rien de pouvoir s'entendre, car le défilé de Rosten n'inspirait à ceux qui passaient par là que l'impatience d'en sortir.

Puis le paysage s'assagit, le soleil brillait encore, les bâtiments de bois de la ferme de Lie apparurent, au grand soulagement des chevaux et des hommes, et la tante des jumelles accueillit les voyageurs. Elle avait assisté en personne à l'interminable accouchement qui avait valu à sa sœur de perdre la vie, et fait accourir les femmes du voisinage pour voir le miracle grouillant qu'avait couvé le sang maternel d'Astrid Hekne l'Ancienne : deux fillettes soudées par la hanche.

Elles avaient à présent seize ans, et venaient s'installer dans une petite maison qu'on avait construite pour elles sur le versant face à Lie, un peu à l'écart, juste comme il fallait, le long d'un chemin que peu de monde fréquentait. C'était un beau chalet de rondins empilés, étanche aux vents, doublé de cloisons bien planes, qui jetaient une lumière jaune et sentaient bon le pin fraîchement coupé, une pièce pour dormir, une autre pour travailler. À peine arrivées, les filles se débrouillaient déjà, plaisantant à leur manière habituelle. Halfrid demandait à Gunhild de remettre du bois sur le feu. Volontiers, répondait sa sœur, si tu vas remplir le seau.

Depuis leur plus tendre enfance, elles étonnaient et enchantaient leur famille par leur habileté au tissage. Mais Butangen et ses environs se contentaient d'ouvrages pour la maison, aux

motifs simples, et leur père voulait qu'elles puissent apprendre l'art raffiné qu'il savait cultivé depuis des siècles plus au nord. Chez leur tante, elles pourraient rencontrer les plus anciennes des virtuoses du métier, venues de la vallée de Bøverdalen, de Lesja et des environs. Le verbe aussi marmottant que la main soigneuse, vouées et souvent acariâtres, uniquement des femmes, porteuses de longs siècles d'un savoir héréditaire sur la laine, les plantes tinctoriales et les motifs baptisés ultérieurement "effet nuages" ou "effet foudre", qu'on obtenait par des méthodes qui n'auraient su ni s'expliquer de vive voix, ni se décrire à l'aide de croquis ou de symboles, mais exigeaient qu'on restât à regarder la tisseuse à l'œuvre, répéter encore et encore les mêmes gestes, au long d'un apprentissage de plusieurs semaines.

Elles l'ignoraient, mais bien des femmes qui vivaient au nord de la vallée du Gudbrandsdal étaient au nombre des artistes les plus adroits que comptât l'Europe en cette matière. Durant des jours entiers, elles demeuraient assises à leur métier, consistant en un cadre où les fils pendaient verticalement, grâce à des poids faits de pierres trouées. Dans d'autres pays, ce travail, soumis à des règles émanant des corporations, parfois même régi par des lois, était réservé aux hommes, et ce que les gens de chez elles nommaient "tapis à la broche" s'appelait ailleurs "tapisserie flamande". Mais ce qu'on pensait en d'autres endroits du continent les concernait moins que les quartiers de lune, et si quelqu'un s'était avisé de leur faire des remarques, il eût compris qu'aucune habitante de ces contrées, de la plus riche à la plus pauvre, n'avait été élevée dans une tradition de soumission féminine, et qu'en revanche, plus d'une était capable de mener une vraie vie d'enfer au plus pacifique des hommes.

Mois après mois, les vieilles vinrent enseigner leur art aux sœurs Hekne. On tissait à la lumière du jour, on filait le soir devant la cheminée, où la chaleur du feu venait assouplir la cire de laine. Les filles apprirent les recettes de teintures les plus rares, et eurent même le privilège – d'après la rumeur – de contempler dans la pénombre des tapisseries des temps païens, illustrant d'antiques récits norrois, avec force allégories cryptiques, représentations de métamorphoses et de créatures mi-animales, mi-humaines.

Mais cette science-là était réservée à la nuit, et sitôt le soleil revenu, les jumelles étaient de nouveau prêtes à tisser des légendes chrétiennes. Perpétuellement côte à côte, la taille et les cuisses enveloppées de leur large tablier aux magnifiques broderies, elles se nattaient mutuellement les cheveux, dès le point du jour, en coiffures sans cesse renouvelées, comme le signe de leur dextérité. Le chagrin qu'elles étaient condamnées à porter n'avait pas encore mûri, à moins qu'elles ne s'y soient déjà résignées.

On eut tôt fait de découvrir à quel point elles étaient rapides et précises. Avec leurs quatre mains, elles entremêlaient les fils plus vite qu'aucune autre, et quiconque les voyait au travail comprenait pourquoi la langue norvégienne désigne les araignées par le sobriquet de "tisserandes". Puis les vieilles observèrent la nature singulière du lien entre les deux sœurs. Une relation étroite dans les réflexes. La pensée de l'une se projetant chez l'autre comme une ombre, l'idée de l'une trouvait aussitôt un soutien chez l'autre, mais si d'aventure elles n'étaient pas d'accord, tout s'arrêtait, et elles se mettaient à travailler l'une contre l'autre, si bien que la première ne pouvait rien entreprendre sans que la seconde s'y opposât ou ne vînt gâcher immédiatement ce qu'elle venait de faire. Elles étaient en outre capables de prévoir la probable riposte ou le plan ourdi par l'autre en guise de compensation, si bien qu'elles ne pouvaient jamais vraiment se rendre la pareille, ni se délester de leurs griefs, se livrant seulement à une lutte en circuit fermé, une mêlée de bras furieuse, que les bonnes femmes devaient détourner pour éviter qu'un ouvrage bien commencé ne finît par être abîmé.

Jusqu'à présent, les jumelles n'avaient guère inventé leurs propres motifs. L'inspiration ne leur était pas encore venue, ce côté mystérieux qui ferait plus tard leur réputation et trouverait son expression la plus parfaite dans le tapis de Hekne – une représentation de la Nuit du Rascle, version célèbre de la fin du monde, dans laquelle la terre serait arasée jusqu'à la roche, tandis que les vivants et les morts se verraient convoquer au Jugement dernier. Tout l'hiver, elles tissèrent des toiles sur lesquelles on voyait les trois Rois mages, les vierges sages et les vierges folles, et elles se réjouirent quand arrivèrent le printemps, puis l'été 1612. Lequel été semblait encore à son apogée un dimanche de la fin du mois d'août.

Un dimanche appelé à rester dans l'histoire. Si les événements en question s'étaient produits un samedi, tout eût été différent, car, le dimanche, les villageois se retrouvaient à l'église. Tous sauf deux sœurs qui ne voulaient pas participer aux assemblées dominicales, à cause de leur difformité.

Aussi n'assistèrent-elles pas à l'impensable scène : le représentant du bailli du Dovre était entré à pas lourds dans la nef, et non content d'interrompre la messe, s'était saisi de sa hache de guerre – qu'il s'était abstenu de déposer dans le vestibule – et avait frappé par trois fois le sol avec le manche, avant d'annoncer que le pays, à partir de l'instant même, était en guerre.

Une compagnie de plusieurs centaines de mercenaires écossais avait abordé les côtes du Romsdal et passé les hameaux de Lesja en direction du Dovre, avait-il expliqué. On avait dépêché des messagers vers le sud du Gudbrandsdal, ainsi que dans toutes les vallées adjacentes. Sur ce, le prêtre avait renoncé à dire la messe, et l'église s'était vidée. Dans le courant de la même journée, chaque maison donna un de ses hommes. Au fond de la vallée, les gens désertèrent les fermes, l'une après l'autre, pour monter dans les bergeries d'alpage, en ne laissant derrière eux qu'un veau qu'on prenait soin d'attacher. Il était connu que les soldats, d'une manière générale, se servaient par la violence au gré de leurs besoins, qu'il s'agît de nourriture, de logis ou de femmes, mais le bruit courait que ces Écossais étaient menés par le diable en personne, qu'ils tuaient tous ceux qu'ils trouvaient sur leur chemin, brûlaient les habitations d'où ils les voyaient s'échapper, qu'ils avaient des chiens qui déchiquetaient les fuyards, qu'ils coupaient les sabots des bêtes et les laissaient piétiner sur leurs pattes sanglantes pour s'amuser. Le mieux était donc d'attacher un veau dans la cour de ferme et de laisser toutes les portes ouvertes, dans l'espoir qu'il leur plût d'épargner les lieux après avoir trouvé de quoi se nourrir et se loger à leur convenance.

Les sœurs Hekne restèrent. Voulaient-elles protéger une tapisserie précieuse ? Craignaient-elles, lentes comme elles étaient à la marche, de tomber trop facilement aux mains des ennemis qui pourraient les suivre jusqu'aux bergeries ? Ou se refusèrent-elles simplement à fuir à cause d'un pressentiment ? Personne n'était assez proche d'elles pour le savoir.

Une bruyante troupe de plus de trois cents soldats traversa le massif du Dovre le lendemain. Les chiens venaient en tête, puis les officiers à cheval, casqués, armés chacun de deux pistolets et d'une épée, puis une pittoresque compagnie de fantassins expérimentés et de jeunes garçons, enfin quelques femmes, des forgerons et des selliers, ainsi qu'une arrière-garde composée de vétérans au cuir tanné qui faisaient avancer les traînards.

Les soldats choisirent d'emprunter une petite route à flanc de vallée, qui les mena droit devant la maisonnette des jumelles. Celles-ci durent entendre les hommes marcher sur le chemin, les chevaux, un murmure prolongé qui se rapprochait. Le début du cortège s'éloignait déjà, quand un officier arrêta son cheval et lança un ordre. Deux jeunes hommes sortirent des rangs, après avoir reçu une épée chacun, et se dirigèrent vers le chalet, pendant que l'arrière-garde piétinait.

Ils entrèrent sans frapper.

Et restèrent à l'intérieur étonnamment longtemps.

Si longtemps que l'officier était sur le point de les envoyer chercher, quand ils réapparurent, leurs armes baissées, chargés de deux outres remplies d'eau potable.

Ils n'étaient que quatre à savoir ce qui s'était dit, ce jour-là, entre ces quatre murs. Mais on ne saurait douter que les soldats sont, par essence, vigilants et inquiets. Il y a donc tout lieu de penser que les deux hommes avaient commencé par se demander si les deux tisseuses étaient des *norner*, ces déesses de la destinée qui façonnaient de leurs mains le fil de la vie humaine, car les vieilles fables norroises restaient vivaces sur les îles dont ils étaient originaires.

Ils avaient aussi dû être étonnés de les comprendre, et vice versa. Si les officiers étaient écossais, les soldats venaient des Orcades et des Shetland, qui pendant plus de six cents ans avaient été des territoires norvégiens, et où le parler norrois restait usuel, même si les îles appartenaient désormais à l'Écosse.

La troupe poursuivit sa route et, le soir même, établit son campement à une heure de marche de la maison des sœurs Hekne, en direction du sud, au lieu dit Kråkvolden, où ils allumèrent un feu et passèrent le temps en libations et jeux de lutte, selon les coutumes héritées de leurs ancêtres norvégiens.

Mais ce qu'ignoraient les gens du cru, c'est que ces envahisseurs n'avaient nullement l'intention d'occuper la Norvège. Ils traversaient ces terres pour aller se mettre au service du roi de Suède dans la guerre de Kalmar¹. Ils n'avaient rien brûlé sur leur passage, ni tué personne. Et pour cause : la plupart des simples soldats n'avaient pas d'armes, seul un petit nombre étaient déjà montés au combat, et le gros de la troupe se composait de crève-la-faim enrôlés de force, dont certains avaient été extraits d'une geôle contre paiement, et d'autres ni plus ni moins que capturés.

Leur chef s'appelait Ramsay, et son second, Sinclair, faisait brûler chaque matin de la poudre à fusil dans sa paume pour lire dans la fumée ce que leur apporterait la journée. Pourtant, la population ne leur inspirait nulle crainte. Traverser ces montagnes à pied était pour eux moins risqué que de franchir le Skagerrak en bateau. La Norvège était un pays miséreux, déjà pillé, désertique, des campagnes arides où des gens efflanqués se cachaient à la vue des étrangers – n'était-ce pas ce qu'ils avaient découvert jusqu'ici, au long de leur expédition ? Pas un seul ennemi en vue !

Mais à l'époque, les nouvelles n'allaient pas vite : Ramsay et Sinclair ignoraient que le roi Christian, à Copenhague, abandonnant le recours à des mercenaires pour défendre ce pays du Nord battu par les intempéries et aux chemins impraticables, avait institué le *leidang*, un service militaire qui imposait non seulement aux paysans de mettre des bras à la disposition de son armée, mais à chaque ferme d'être en possession d'un fusil. Les alertes étaient données au moyen de "flèches de guerre" lancées dans des directions précises, suivant des itinéraires établis d'avance. Leur pointe était noircie à la flamme, et l'autre bout pourvu d'un petit nœud coulant, de manière à rappeler que tout fermier qui se soustrairait au *leidang* finirait pendu à la poutre maîtresse de sa propre demeure, laquelle serait incendiée, et avec elle, toute la ferme.

Aussi les soldats étaient-ils au rendez-vous.

Dès le mardi, les flèches de guerre avaient atteint le moindre recoin du Gudbrandsdal, et cinq cents paysans s'étaient rassemblés à

1. Guerre opposant le Danemark (dont fait partie la Norvège) et la Suède entre 1611 et 1613. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

un jour de marche au sud de l'avancée des Écossais, à Kringen, où la montagne tombait droit dans la rivière, ne laissant pour tout passage qu'un sentier. Le mercredi, les Écossais s'engagèrent dans cette gorge où le chemin était trop étroit pour permettre à deux hommes de marcher côte à côte. Alors que la troupe s'étirait sur toute sa longueur, un coup de feu retentit, et Sinclair s'écroula, touché au front par un bouton de veste en argent que l'on avait mastiqué pour lui donner la forme d'une balle ronde, et tiré avec un tromblon à rouet de presque deux mètres de long, par un homme de Ringebu qui savait que seul l'argent pouvait tuer qui avait pactisé avec le diable. La seule consolation accordée à Sinclair fut de passer, des siècles encore après sa mort, pour le chef de l'expédition, puisqu'il était tombé le premier.

L'attaque, venue d'en haut, s'abattit sur les Écossais à coups de fusils, de lances et de haches. Trois heures plus tard, la moitié d'entre eux avaient trépassé. Seule une poignée de Norvégiens avaient perdu la vie. On mena les survivants vers le sud, et on les enferma dans une grange. Les autorités locales ordonnèrent qu'on les conduisît jusqu'à la forteresse d'Akershus¹ et les remit aux gens du roi, mais on était en août, la moisson pressait, et comme la bouteille d'eau-de-vie était passée de mains en mains pendant la nuit, les Norvégiens osèrent rechigner : accompagner les prisonniers jusqu'à Oslo nécessiterait un grand nombre de gardes et prendrait tant de temps que, chez eux, le blé et le foin pourriraient sur pied, promettant un hiver de famine, ce qui ne pouvait être la manière dont le roi les remercierait d'avoir défendu le pays. La matinée suivante commença par des tentatives d'évasion, suivies d'altercations entre gardiens et prisonniers, puis de disputes entre les seuls gardiens. On finit par faire sortir les captifs de la grange deux par deux, pour les exécuter, au fusil et à la lance.

Dans le silence qui suivit survinrent la honte et l'effroi.

Pitié, Seigneur. Qu'avons-nous fait ? Grand Dieu, qu'avons-nous fait ?

La peur les saisit, une peur sourde. Face à la brutalité que renfermaient leurs âmes.

1. Nom de la forteresse d'Oslo.